

## Frère Dupont

Il a la silhouette élancée et robuste de ses ancêtres, cultivateurs de génération en génération établis sur la côte Est algérienne de la province d'Annaba. Verdoyante et maritime, la région compte parmi les terres les plus fertiles du Maghreb depuis l'aube de l'Humanité. Annaba s'appelait autrefois *Bône la miraculeuse*, jusqu'à l'Indépendance, qu'il fuit à 3 ans, au même moment et au même âge que mes parents, en 1962. Il approche.

Sa paire d'yeux grands ouverts algériens dont les iris cernées de bleu semblent dire l'âge d'un ciel qui *en a vu*. *Beau gosse, rien à dire, sous son chapeau de paille*. Son grand sourire de mouette, sa mine vive et alerte qu'on croirait *soufflée* en permanence, plus ou moins fort, comme la voile d'un bateau aux grès des vents marins. *Salut Sarah !*

L'allure, à n'en pas douter, d'un homme de scène et de mots, d'aventures, de voyages et d'histoires. Le visage d'un conteur de trottoir, avec ses ombres et sa lumière et ses pommettes saillantes, taillées au couteau, comme mon père, mais tendrement, au soleil, à l'heure du thé où le regard se perd, ou vers la mer.

J'accueille Mahmoud au pied de l'immeuble, chaleureusement. Je lui donne quelques informations sur BB, sur l'appartement étriqué et extraordinairement habité, sur sa santé et sur l'urgence de la situation. Mahmoud écoute attentivement, me questionne, je réponds, le renseigne. Sa voix vibrante, sincère, son accent de quartier, son flux méditerranéen, africain, me transportent déjà. Il fait bon et doux sous mes côtes. Le voyage a déjà commencé.

J'essaye de faire vite, de le briefer simplement, d'être claire. J'allume, j'improvise, je précise. Je suis peut-être maladroite. J'appréhende, mais j'ose oser puisque j'accueille un *frère d'armes*, un artiste.

Je pose donc le décor, intérieurement, ses limites, ses contraintes, le timing, du mieux que je peux, avec mes mots. Je mets en scène, j'allume son attention, son imagination et sur ses joues alors, dans ses pupilles d'oiseau, j'observe l'éclat d'une flamme tendue danser. Lumière vive du soleil sur ma peau que le printemps souffle dans mon cou. *On y est.*

Nous pénétrons l'allée fraîche, frissons dans les escaliers. Roulement de tambour, jusqu'au quatrième étage où BB en curiosité nous attend sur le palier. Elle s'est fait belle, *apprêtée*, maquillée et nous salue de dessous son masque FFP2 qu'elle a doublé d'un masque en tissu imprimé. BB est en beauté. Fausses fleurs, une dizaine de plantes en pot et cent images, dessins, cartes postales, objets collés, punaisés, scotchés, pâte à fixés décorent son palier depuis maintenant 30 années. Mots d'amours, poèmes, citations à la craie, au stylo, au feutre, sur les murs, sur sa porte, sur celle du grenier, photos, autocollants et emballages découpés, assemblés, piqués. Un calendrier 2022 avec un bonbon, *pour S., au cas où il (re)viendrait à passer.* Des souvenirs par centaines, gris-gris, fétiches, porte-bonheurs ou reliques de son quotidien sur son palier, sa porte, depuis qu'elle a 20 ans. *Mais yo singulier !*

Quand BB nous laisse entrer, je sens sa légère tension, son appréhension, celle de Mahmoud et la mienne. Suspension et tension certaine de ceux qui se risquent à la rencontre aventureusement, courageusement, au spectre de la mort, ensemble, *décidément.*

À partir du moment où je passe le seuil de l'appartement, je fais ce que je sais si bien faire : je fais *mine de rien*. Je rapetisse, je pourrais avoir 8 ans, je passe à l'arrière-plan. Je reste très attentive, mais *mine de rien*. Je suis calme, silencieuse. Je fais confiance. Je suis sage, familière, comme à l'heure du goûter, simple, souple, à l'aise, tranquille, *intime*. Je suis une enfant aussi, dans ce Royaume tombeau.

Mahmoud s'ébahit en pénétrant l'appartement avec une grande précaution, puisque l'intégralité absolue de tous les murs de l'appartement de BB est tout autant investie que son palier, bien plus encore même. Vertige. *Voilà mon musée !* dit-elle en invitant Mahmoud à oser pénétrer plus encore.

Ce qu'on remarque alors dans son appartement, c'est qu'il n'y a pas d'autre place pour le corps que debout, ou assis sur les toilettes, ou posé sur le lit. Un logement sans canapé ni fauteuil, ni chaise, ni table, ni siège. L'appartement est clairement destiné à accueillir mille objets, en une *installation* d'objets décoratifs plus ou moins beaux, plus ou moins kitchs, vintage, populaires et pour la grande majorité industriels, du sol aux plafonds. *Impressionnant !*

Il y a bien un fauteuil dans le salon, une table basse, mais strictement réservés à ses poupées et peluches, à ses objets. Des bijoux encore, partout, dans toutes les pièces. Pendentifs, badges, pierres, chaînes, cordons, perles... Monticules de sacs à main, de pochettes, de sacoches, d'étuis par centaines, de portemonnaies, de trousseaux... Collection mode de vestes, manteaux, fourrures, fourrures artificielles, costumes, gilets, lainages, chemisiers, chandails, tee-shirts, écharpes, soieries, jupes, foulards, châles, étoffes, ceintures, gants et parfums, partout, à *bloc*. Contre la cheminée blindée, le coin David Bowie, vinyles, photos, bijoux encore, bougies, barrettes, noeuds...

Il y a bien une moitié de malle sur laquelle s'assoir devant la fenêtre encombrée du salon encombré, mais si on voit bien comment la rejoindre, pas sûr d'en revenir indemne. Je suis moi-même tombée il y a quelques jours, après ma cigarette, la tête la première dans le vélo heureusement recouvert de vêtements, me prenant le pied dans un objet ou un coin de tapis ou les deux. Bel hématome sur ma cuisse droite.

Depuis maintenant 30 années BB scotche, punaise, colle, écrit, dessine, épingle, accroche sur tous les murs de son appartement des messages, des phrases, des mots, en allemand, en anglais, en latin, en français. Partout mille images, photos, reproductions, *La Joconde* encadrée, posters, cartes postales. Citations et remarques, souvenirs. Impossible de dénombrer les élastiques à cheveux, chouchous, lunettes de soleil, barrettes et bijoux par milliers, paires de boucles d'oreilles, colliers, bracelets, peluches, jouets, figurines, gadgets collectionnés, installés, fixés au mur ou empilés. Partout plastique, résine, tissu, bois, papier, carton, plastique encore verre, métaux, miroirs et perles sous la poussière sacrée. *Waw ! Il est super ton appartement !*

Dans la petite chambre, BB se pose sur son grand lit. Poster de Bowie encore. Mahmoud déplie la chaise empruntée au voisin du grenier et installe sa guitare sur ses cuisses. Je rejoins BB à ses pieds que je prends franchement en mains sur mes jambes.

Bien sûr que mourir est un spectacle, un moment de grâce, une mélodie sublime d'une beauté à couper le souffle, l'éclat d'un mot au coeur, une embrassade sincère, une caresse, ou pas.

Je caresse son pied et sa cheville, pour faire le vide, pour se poser, *Youpi !* J'invite au silence, je me réjouis. *Un pestacle !*

Je suis très excitée bien que je fasse mine de rien. J'ai déjà vu Mahmoud sur scène quand j'avais 6 ou 7 ans, avec ses deux acolytes Azzedine Taïche et Gilles Remet dans *Mahmoud Dupont et les conquérants des nations*.

*Azzedine Brown*, le *Cousin bédouin américain*, entrait en scène en costard à la Kid Créole avec un gros poste radio-cassette sur l'épaule, ambiance 80 hip-hop à l'américaine, dont il filait le rythme aux percussions.

En grand *Seigneur du désert et du temps*, chanteur, conteur, poète, troubadour, Mahmoud accompagnait déjà son texte de sa guitare de quartier, de rues et de prairies aussi. Guitare en bandoulière sur sa veste de chasseur canadien et casquette de breton marin. À la fois héritier de la chanson traditionnelle du Maghreb, de ses amours, ses voyages, ses exils, ses mélodies, ses maux, et formé au théâtre de rue des années 80, du genre *Rien à foutre du style du style de notre style pourvu qu'il ait du coeur et pourvu qu'il soit vrai, pluriel, libéré !* Mahmoud disait le monde aux enfants en français. Décomplexé.

« *Je suis chinois, je parle français  
Je fais plaisir à ma fiancée  
Je porte des chaussures à lacets  
Ma destinée n'est pas tracée* »

Gilles Remet quant à lui intervenait en qualité de choriste punk rock *déchiré*, en marcel et en short, sac de papier kraft à la main, contenant une vraisemblable bouteille d'alcool et répondant au nom de *Poupon Crasseux*, le dernier rescapé de *La Guerre des Boutons*. Dans sa vraie vie, Gilles était le fils d'un père allemand et d'une mère juive.

« *J'me prive de rien, je goute à tout  
Véritable appétit de loup  
J'ai même un peu de sang zoulou* »

Mélodies et *marches* au rythme d'une poésie sauvage, jeune, vivifiante, forcenée, émotive, détonnante, aux accents populaires, colorés, courageux et sensibles. 1988.

Une dizaine d'années plus tard, c'est Mahmoud qui s'éprendra éperdument de sa juive sublime, secouant les préconçus de leur famille *respective*, selon lesquels une telle union ne fut possible. Mais

à Grenoble et dans la paix, ce fut non seulement possible mais carrément heureux même, puisque la belle juive est toujours la brune de sa vie réjouie.

Mahmoud s'élançe en une mélodie méditerranéenne, ensoleillée. La guitare égraine, son timbre de voix sensible. J'imagine un vieux port animé, son marché, ses goélands et ses voiliers. Et tout à coup plongée, nuit étoilée.

« *Ô Lune lointaine...* »

Si je choisis de vivre ma vie, je choisis du sens à donner à ma mort. Dans les deux cas c'est l'inconnu.

« *Dis-moi tes prières  
Parle-moi, d'amour  
Parle m'en toujours* »

Je pense à Albert Camus, à l'effet de son *Mythe de Sisyphe* que je viens de finir de lire ce matin. Les premiers chapitres s'ouvrent douloureusement à l'épineuse, vertigineuse et effrayante question du suicide.

« *Bien au-dessus des lois* »

Sisyphe aurait construit un palais si grand, si démesurément grand, que les dieux l'auraient condamné aux enfers pour l'éternité. Condamné à pousser une pierre énorme, un rocher, au sommet d'une montagne pour l'éternité. Alors que Sisyphe parvient bien à pousser le rocher jusqu'à la cime, la masse retombe, invariablement, inévitablement et l'épreuve se répète sans fin. *Absurdement* dit Camus.

Pour Camus, la vie a un sens si elle l'amène à appréhender consciencieusement une éthique, par l'expérience de sa liberté, de son humanité, d'un *nous*, via la littérature.

Albert fait bien de battre tambour. Il oeuvrera pour la liberté, pour une infinité d'humanités et de littératures, malgré les déchirures et les dangers. *Liberté celle d'en jouir ! Liberté celle d'y croire !*

Je prends la main de BB tendrement, lui souris de derrière mon masque noir. Nous versons de concert quelques larmes.

« *Ô Lune lointaine, rapproche-moi des miens* »

BB a de très beaux yeux ronds qu'elle cerne de nacre irisée dorée et d'un fin trait de crayon brun foncé. Le vert de son regard est rare, si clair, je n'en ai jamais vu de tel. Du même vert que les toits de cuivre qui virent vert-gris clair avec le temps, des toits de Paris. On imagine facilement Vienne aussi, en Autriche. Vert argile, minéral, opalin, qui me rappelle le fond de la couleur de l'eau du Lac de Charavines chaque été. Certains jours *plutôt gris*, certaines heures *plutôt vert*, parfois même *plutôt bleu*. BB a des yeux baromètres vert-bleu-gris, comme moi, mais d'une toute autre façon. Dans les yeux de BB, il fait toujours clair comme en été, quelque soit leur nuance, alors que dans les miens se jouent des gris orageux jusqu'au noir des collines du même lac à l'extrémité de l'automne.

*BB la magnifique* profite. Chacun de nous profite aussi.

Le temps de se poser, pour une respiration, d'écouter, pour un temps, de ressentir nos fantasmes et nos réalités. Le temps des larmes et de la maladie, des secrets incarnés, le temps de masser des pieds, de chanter ensemble, de se considérer.

Mille questions resteront sans réponse, sans autre réponse que celles que *nous* créons là. Le temps d'un sourire, le temps d'y croître.

- Merci Mahmoud, *infiniment* !